

BARBE BLEUE

Amélie Nothomb

Editions Albin Michel

adaptation et mise en scène

Frédérique Lazarini

assistée de Lydia Nicaud

décor et lumières François Cabanat

costumes Dominique Bourde

et Isabelle Pasquier

création sonore François Peyrony

chorégraphies Françoise Munch

vidéo Hugo Givort

avec

Pierre Forest, *Don Elemirio*

Gisèle Worthington, *Saturnine*

Cédric Colas, *Méline*

Helen Ley, *Corinne*



Don Elemirio Nibal y Milcar est un noble espagnol qui vit seul dans un hôtel de maître du 7ème arrondissement de Paris dont il ne sort jamais. Par le biais d'une annonce, il propose à la location une grande chambre très confortable et anormalement bon marché. Saturnine, jeune femme très vive d'esprit et passionnée d'art, vient présenter sa candidature et apprend que, si huit femmes ont déjà obtenu cette colocation, elles ont aussi disparu. Et on n'a plus jamais entendu parler d'elles...

Quand une jeune fille aussi inoffensive que Boucle-d'or et aussi séductrice et vindicative que Dalila rencontre un étrange aristocrate solitaire et cultivé (et dangereux somme toute), qu'est-ce que cela produit ? Du mystère, beaucoup de mystère, du suspense, du fantastique, de l'humour aussi.

Un conte subjuguant et troublant pour les adultes de tous âges.

reprise à partir du 9 mai 2023 (nouvelle distribution)

mardi, jeudi, vendredi, samedi 20h30 ; mercredi, samedi et dimanche 17h ; relâche lundi

Diffusion :

ARTISTIC SCENIC

Pierrick Quenouille Tél. 06 86 59 93 79

Email: pierrick.quenouille@artisticscenic.com

Artistic Théâtre

45 rue Richard Lenoir 75011 Paris - métro Voltaire - tél. 01 43 56 38 32 - www.artistictheatre.com

La réécriture des contes offre aux auteurs un espace de liberté, de contraintes ludiques ou de re-création décalée : ils peuvent se tenir assez sagement dans la trame, ou la tordre, l'inverser, la contourner...

Amélie Nothomb inscrit la figure de Barbe-Bleue dans une fiction contemporaine : on est à Paris, dans l'hôtel particulier de Don Elemirio, un noble espagnol, solitaire, nostalgique, amateur de photographie argentique. Par le biais d'une annonce, il propose à la location une chambre très bon marché pour laquelle la jeune Saturnine vient présenter sa candidature. Elle apprend que si huit femmes ont déjà obtenu cette colocation, elles ont aussi disparu.

La grande modernité de cette version d'Amélie Nothomb réside dans la posture de l'héroïne, audacieuse, vive d'esprit, qui va peu à peu, engageant un duel sans merci, prendre le dessus et mettre en déroute le monstre mélancolique, tordant le cou au conte de Perrault et à la figure archaïque de l'homme tout puissant.

Une héroïne qui mérite bien son nom : *Saturnine Puissant*. Malgré la réputation et l'envergure de son logeur et en dépit du danger, elle reste pleine d'aplomb et lui montre très vite qu'elle peut lui tenir tête. Elle a pour elle un esprit merveilleusement ciselé : extrêmement cultivée en histoire, en religions, en littérature, en musique, elle maîtrise les codes de son adversaire et les références... car non, "elle n'est pas élève" : elle enseigne à l'école du Louvre ! Se construit une joute verbale, un duel spirituel aussi jouissif que les deux fleurets sont finement aiguisés. Sa force à elle : un esprit libre, une ouverture au monde et une vision féministe et athée.

La beauté de ce qu'elle traverse vient de ce que sa fragilité tient encore de cela : femme moderne, érudite, courageuse et audacieuse, elle est, dans sa lutte contre la figure archaïque, rattrapée par le conte. Car il lui manque la maîtrise de l'onirisme, de l'inconscient et elle s'expose à cette emprise-là. Quelle que soit la modernité de notre vision monde, on est parfois désarmé par le symbolisme et l'invisible.

Ce qui a été passionnant, c'est d'explorer dans la relation ces deux lignes : l'univers de Nothomb et celui du conte et comment elles s'enchâssent et se tissent. Donner à voir, d'une scène à l'autre, un ogre et une presque petite fille, un prédateur et une victime pugnace, ou un mentor et son disciple soumis. Entre les deux la séduction, essentielle. On passe de scènes d'amour, à des scènes de duel, de domination... d'un couple inscrit dans la vie moderne à un couple ancestral, ancré dans l'inconscient collectif.

Pourtant ce qui lie les deux héros est de l'ordre du cérébral et de la sensualité... la sexualité ne sera jamais consommée. Une rencontre à l'image de celles des personnages de Buñuel au cinéma, dont la quête d'amour et de désir est profonde, vertigineuse, mais avant tout fantasmée, rêvée. Tel *Cet obscur objet du désir*, ce *Barbe bleue* est une aventure où le danger, le meurtre, côtoient la tendresse, l'empathie, une subtile intelligence, un surnaturel jubilatoire.

Enfin, le choix de *Barbe bleue* est venu de la force du roman, bien sûr, mais aussi de l'inquiétante étrangeté du conte. Cela faisait longtemps que je rêvais de travailler à l'adaptation d'un roman sur la scène et celui-ci portait en lui le conte. Il y a donc aussi l'espace de jeu entre les deux, comment la théâtralité vient l'investir, comment la narration se construit. J'ai choisi d'explorer la distance, en faisant constamment des citations du roman, en faisant prendre en charge le récit par chacun des personnages qui parfois sortent des situations ou se figent, rompant le dialogue, laissant affleurer le mystère et l'humour alors même que l'érotisme et la violence les animent. Ils ne sont que des personnages de roman, des emblèmes et viennent d'aussi loin que le conte. L'espace à investir pour les créateurs, notamment scénographes, est immense. Aux spectateurs, la magie et le vertige...



Frédérique Lazarini

photo Marion Duhamel

Une trilogie des Barbes-bleues ?

ou Tenir tête aux hommes qui font peur...

De *La Mégère apprivoisée* de Shakespeare à *Barbe bleue* d'Amélie Nothomb, en passant par *Un visiteur inattendu* d'Agatha Christie *, l'on remarquera que Frédérique Lazarini n'aborde pas les figures masculines les plus faciles à défendre : bien campées face à ce trio (*Petruchio* le dompteur de femmes revêches de Shakespeare, *Richard Warwick* l'époux ivrogne tueur de chats et d'enfant de Christie, et *Don Elemirio* le noble esthète à la galanterie assassine de Nothomb), les héroïnes féminines, d'abord malmenées ou naïves, ne sont pas les dernières à tenir tête, même apprivoisées.

Amélie Nothomb annonce assez tôt la "couleur" de la sienne qu'elle baptise Saturnine Puissant, association explosive d'un dieu à la fois castrateur du père et dévoreur des fils et d'un patronyme musclé. Plus qu'à la femme sans nom de la Barbe-Bleue du conte, qui appelle à l'aide ses frères pour la sauver, elle ressemble à la troisième sœur de la fable traditionnelle *Plus maligne que le diable* : plus courageuse et sensée que les victimes qui l'ont précédée, elle observera et apprendra les caractéristiques de son "bourreau" pour mieux, à la fin, se retourner contre lui. Dans le conte, la jeune fille, ayant vaincu le Diable, s'enfuit après avoir volé ses richesses. Son avatar contemporain se contentera des deux coupes de cristal de Tolède... seulement après avoir savouré rondement tous les luxes et délices de la demeure et y être restée, pour ne pas avoir à y renoncer.

Mais aussi cette Saturnine, si méfiante, suspicieuse et irrévérencieuse, va se surprendre, peu à peu, à aimer Don Elemirio, ce noble Espagnol solitaire, en dépit des rumeurs, en dépit du danger. Il y aura toujours des femmes pour aimer les Barbe-Bleues, pour désirer le mystère, pour être convaincues de pouvoir les changer. Il faut dire que les quelques siècles écoulés depuis le conte ont attendri le personnage : solitaire, mélancolique, hypersensible, émotif et si cultivé ! Il n'a rien à envier à son ancêtre qui "avait le cœur plus dur qu'un rocher". Déjà, l'opéra de Béla Bartok (1918) faisait du sanguinaire Barbe-Bleue un personnage fragile, au destin tragique, ayant besoin d'être aimé par une femme qui ne trahirait pas sa confiance.

Comment alors imaginer que Don Elemirio ait pu tuer ? Comment ne pas chercher à l'innocenter puisque l'amour surgit et pourrait ressembler à un beau conte de fée ? Saturnine ne sera pas la femme curieuse de l'histoire : en s'approchant peu à peu de la porte, elle cherchera la vérité de l'homme qu'elle s'est mise à aimer. En l'entrouvrant, elle comprendra la gravité de ses actions. En la franchissant, consciente du devoir qu'elle a envers les jeunes filles déjà tuées, et envers elle-même, elle aura déjà décidé de le punir.

Au début du roman, Saturnine dira : *Je viens de Kazakhstan. Vous savez, les cosaques, les plus farouches guerriers du monde. Nous tuons dès que nous nous ennuyons.*

Saturnine sait garder son mystère, elle maîtrise très bien l'art de la joute verbale, les références culturelles de don Elemirio, et cerne très vite celui devant lequel elle s'assoit à chaque repas comme devant un adversaire de jeu d'échecs. Elle le désarme, souvent, et lui fait bien comprendre que leurs rôles peuvent s'inverser. Et que, même avec amour, elle peut devenir supérieure en cruauté à son bourreau... ou presque.

Il faut que je reste dehors la nuit entière, sinon je ne pourrai pas m'empêcher d'aller libérer l'Espagnol.

C'est ainsi qu'en aimant Saturnine, finalement *Barbe bleue* succomba...

* Frédérique Lazarini a créé à l'Artistic Théâtre *La Mégère apprivoisée* de William Shakespeare en 2020, *Un visiteur inattendu* de Agatha Christie en 2022.

Lectures : Simona Locic - Franchir le seuil féerique. Barbe-Bleue - du conte populaire au roman - Réinvention de l'héroïne féerique dans le roman *Barbe bleue* d'Amélie Nothomb (2019)

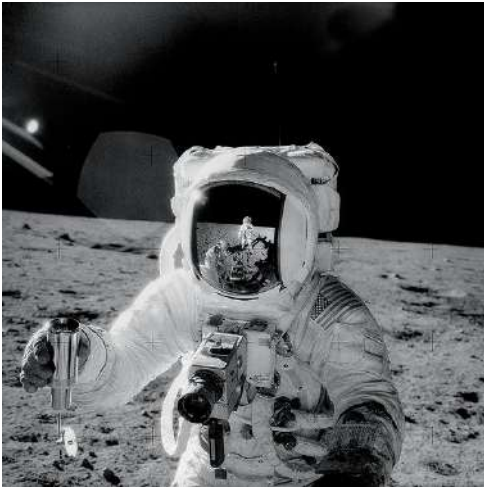


I am in training don't kiss me by Claude Cahun c.1927
Jersey Heritage Collections@Jersey Heritage

Barbe bleue photographe

*Je n'ai appuyé sur le déclencheur que huit fois. Le but de l'amour me semble d'aboutir à une photo, une seule, absolue, de la femme aimée. Et le but de la photographie est de révéler l'amour que l'on éprouve en une seule image. (Don Elemirio - **Barbe bleue** roman de Amélie Nothomb)*

Dans le roman d'Amélie Nothomb, la pièce interdite, au même titre que le cabinet du **Barbe-Bleue** de Charles Perrault, est la chambre noire où il développe ses photos. Il ne sera pas question de clef ici, la porte du laboratoire est ouverte, même si...



... il y a un mécanisme dans la chambre noire qu'il faut bloquer avant d'y entrer. Si on ne le bloque pas, la porte se referme et un compresseur se met en marche qui diminue la température ambiante jusqu'à moins 5 degrés.

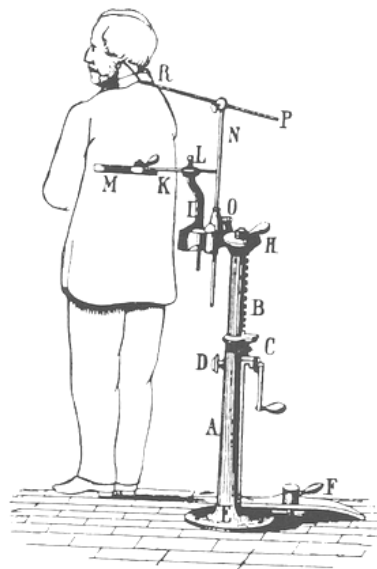
C'est avec le mythique Hasselblad que Don Elemirio photographie ses femmes mortes, la contrainte de la longueur du temps de pose se voyant résolue au moins par l'immobilité des sujets. *Photographier une vivante, c'est trop difficile, cela bouge sans cesse*, dira-t-il.

[Il est assez savoureux d'évoquer cet appareil qui fut celui des astronautes de la NASA, utilisé sur la lune entre 1969 et 1972, et dont les pellicules (les négatifs sont en moyen format 6 x 6 et les images d'une finesse extrême) elles-mêmes doivent être conservées dans des chambres froides... pour éviter la détérioration.]

Comment ici ne pas penser aux textes de la **Chambre claire** de Roland Barthes qui réfléchissaient le rapport entre la photographie et la mort, le *ça a été* du sujet photographié, même vivant, la micro-expérience funèbre à laquelle il se trouve soumis ?

La photo de l'être disparu vient me toucher comme les rayons différés d'une étoile. Roland Barthes

Ou, plus étrange et dérangeant encore, avoir à l'esprit la tradition de la photographie funéraire qui faisait partie de la culture américaine et européenne à la fin du XIXème et au début du XXème siècle : seul souvenir du défunt, les portraits post mortem avaient pour but de créer une image du disparu (debout au côté de l'époux, assis dans un canapé, "assoupi" au milieu des poupées), que l'on n'avait pu réaliser de son vivant et qui devait faire partie des biens les plus précieux de ceux qui restaient.



Porte-mort du XIXème siècle

Don Elemirio ne conçoit lui sa pratique de la photographie que comme une pure démarche de création : la rareté des déclenchements, le choix de l'argentique et bien sûr du sujet figé (et ressuscité ?) dans sa mort, l'élevant au statut d'art... Ses oeuvres ne seront exposées que dans la chambre noire où elles ont été réalisées, l'"artiste reclus" se démarquant sans peine de ces photographes *assommants qui tiennent absolument à vous montrer leurs oeuvres (...)* *Si encore ils appelaient cela ainsi. Mais non, ils ne veulent pas montrer leurs oeuvres, ils veulent partager leur travail. C'est insupportable.*

Et même, chaque paire d'yeux qui se sera posée sur les oeuvres de Don Elemirio prendra, d'une certaine manière, sa place à leur côté, dans cette galerie-mausolée : les huit femmes dont les portraits sont exposés se seront approchées trop près du mystère de la chambre noire...

Saturnine, avant de renvoyer *Barbe bleue* à son piège, lui fera entrevoir ce que la photographie peut saisir de la vie, des couleurs, de l'amour et le frisson qui peut courir dans les plis d'une robe jaune d'or lorsque le désir en tend et froisse le tissu... jusqu'au plaisir ultime.

Comme il travaillait à l'argentique, la séance ne fut pas gâchée par l'immédiateté du résultat : l'œuvre a besoin du mystère de l'attente. Il est bon, quand on crée, de ne pas nier le temps.



The discovery of Blue beard's wives est l'œuvre d'un photographe américain, John Coates Browne, qui, en 1866, mit en scène l'épisode macabre du conte de Perrault, *Barbe-bleue*.

Le visage fardé de blanc et grimaçant des fillettes, leurs chevelures noires dressées comme des chapeaux de fées, le regard énigmatique que nous adresse la jeune épouse désobéissante, effroi ou invitation à voir ? Tout dans cette image captive le regard sans que nous parvenions à en épuiser le mystère : on songe au personnage d'Alice créé par Lewis Carroll un an plus tôt ; le collectionneur Roger Thérond s'en empare pour illustrer son livre sur le Surréalisme ; la réalisatrice Jane Campion s'en inspire dans une scène fantasmagorique de son film, *La Leçon de piano*. Ce qui aurait pu être une vision d'horreur finit par nous éblouir par sa force poétique et sa beauté.

En 1975, la George Eastman House Collection acquiert une centaine de plaques de verre négatives de John C. Browne, parmi lesquelles figure cette image, mais le fonds ne comporte aucun tirage papier. Provenant d'un album de famille, l'épreuve présentée ici, seul tirage positif connu à ce jour, est d'autant plus singulière qu'elle est « signée » de la main du photographe qui, pour renforcer la mise en scène, a maquillé à l'encre noire le bas de la photographie, figurant ainsi la mare de sang caillé répandu aux pieds des femmes égorgées.

Membre fondateur de la Société Photographique de Philadelphie où il exposa régulièrement ses œuvres, John C. Browne (1838-1918) fut vraisemblablement l'un de ces amateurs, au sens noble du terme, c'est-à-dire un expert en photographie, excellent technicien dont la pratique s'exerçait souvent à l'intérieur du cercle familial.

Présentée lors de *Paris-Photo* au Carrousel du Louvre en novembre 2007

Le bleu est une couleur

Dans le conte d'origine, Barbe-bleue est monstrueux du seul fait de la couleur de sa barbe : c'est elle qui, bien avant son mystère ou sa réputation, décourage les femmes de l'épouser malgré tout l'attrait de sa fortune. A partir du moment où la jeune fille s'habitue à cette couleur il devient "un fort honnête homme"... quand bien même on le soupçonne d'avoir tué plusieurs épouses.

Dans son article* Isabella Mattazzi rappelle que le bleu n'a pas été toujours une couleur commune et même que *le bleu porte sur soi, depuis toujours, la stigmatisation d'un élément hors norme, peu apprivoisé, peu commun*. Car si aujourd'hui les couleurs sont synthétiques, il est un temps où, composées de pigments de pierres plus ou moins précieuses, plus ou moins lointaines, elles n'avaient pas toutes la même valeur, la même rareté, et le bleu était la couleur la plus chère dans l'univers marchand occidental : *c'est la couleur du lointain, de la richesse, de la complexité des savoirs, de ce qui n'est pas commun, de tout ce qui est - en un mot - Autre*.

Elle est donc assez naturellement la couleur de ceux qui se tiennent un peu en marge, ceux qui ne se mêlent pas à leurs semblables, se tiennent un peu à l'écart de la vie sociale : *ce sont les solitaires, les brutes, les hommes sauvages, les mélancoliques...* les hommes qui souffrent d'un flux trop abondant de bile noire : *la maladie du mélancolique, maladie de l'esprit et affliction du corps, est une maladie bleue*. Couleur du froid, de la tristesse, de l'ombre. Et le mélancolique est aussi celui qui, en proie à des déséquilibres perpétuels, va agir. Passer à l'acte.

[Le personnage de Barbe-bleue (*Bluebeard* en anglais) est à l'origine du verbe « bluebearding » qui désigne le crime qui consiste à tuer une série de femmes, employé aussi pour désigner les hommes qui tour à tour séduisent puis abandonnent les femmes.]

Don Elemirio n'est pas simplement obsédé par la beauté, il trouve l'extase dans la contemplation des couleurs. Alors que le conte traditionnel jouait sur l'opposition bleu/rouge (le sang des femmes égorgées, le sang sur la clef), dans le roman d'Amélie Nothomb on passe à travers toutes les nuances du spectre de la lumière. À chacune des femmes qu'il a aimées, il offre un vêtement qu'il confectionne dans un tissu de la couleur qui correspond à sa personnalité. En exposant les portraits funèbres de ces femmes-couleurs dans sa chambre noire, Don Elemirio recompose patiemment l'éventail complet des rayonnements issus du prisme.

Saturnine explique : « La couleur n'est pas le symbole du plaisir, c'est le plaisir ultime. C'est tellement vrai qu'en japonais, couleur peut devenir synonyme d'amour [...] La béatitude de l'amour ressemble à celle que chacun éprouve en présence de sa couleur préférée. » Elle conclut : « De votre part, aimer neuf femmes est parfaitement logique. C'est votre voie d'accès à la totalité. Si vous me tuez et me photographiez avec la jupe que vous m'avez offerte, votre chambre noire sera un nuancier complet. »

Des neuf couleurs du prisme (élargi au blanc et au noir), il ne manquera en effet que la couleur qu'il a attribuée à Saturnine parce qu'elle en a le sens inné : l'or. Présente dès le début du roman à travers les oeufs servis dans des coupes d'or massif, elle sera aussi la couleur du breuvage que Saturnine fait découvrir un soir à son hôte : *Vous qui êtes obsédé par l'or, ne savez-vous pas que le champagne en est la version fluide ?* et celle de la longue jupe cousue dans une somptueuse étoffe en velours doré qu'elle trouvera le lendemain sur son lit. L'or sera tout au long du texte à la fois couleur, saveur, sensation totale et ce par quoi l'amour sera scellé. Il sera aussi ce qui accompagnera la jeune femme dans son parcours initiatique et sa métamorphose, tour à tour symbole de luxe, de divin, de raison et d'immortalité, quand, au contact de Don Elemirio, Saturnine se changera en or.

[Du fait de sa brillance, l'or a été, dès les premiers traités d'harmonisation des couleurs au XVII^e siècle, considéré comme échappant aux règles de composition, qui rendent, par exemple, le jaune « ennemi » du bleu. Cette assertion sera-t-elle vérifiée deux siècles plus tard par la métaphysicienne Amélie Casus Belli, évoquée par Don Elemirio, qui établira en 1867 la taxinomie du *Catalogue universel des coloris* ?... et dont le nom n'est autre que le pseudonyme qu'avait choisi Amélie Nothomb pour déposer son premier roman, alors qu'elle avait dix-huit ans.]



* *Barbe Bleue entre Charles Perrault et Amélie Nothomb. La réécriture littéraire comme mémoire du monde sensible.*
Isabella Mattazzi (in *Féerie. Etudes sur le conte merveilleux, XVIIe-XIXe siècles*).

Amélie Nothomb

Je ne conçois pas l'écriture sans une distance. Cette distance est celle de l'ironie, est celle de l'humour. Jamais je ne cherche à être drôle dans mes livres. De fait, je constate qu'il y a de l'humour dans mes livres, mais cet humour est une conséquence de la distance que je dois utiliser pour les écrire. Si on analyse ce dont je parle dans mes livres, le propos est souvent très dur, et traiter un propos aussi dur avec pathos me paraîtrait parfaitement obscène, donc je ne peux pas écrire cela autrement qu'avec distance.

Michel Zumkir, *Amélie Nothomb de A à Z* (Bruxelles, Le Grand Miroir, coll. Une Vie, 2003)



Amélie Nothomb est née en 1967 à Kobé. Elle a écrit 31 romans et obtenu de nombreux prix littéraires dont le Renaudot en 2021 pour *Premier sang*.

Évocation : *Amélie miniature*, création **Barbe bleue** janvier 2023

Tous les romans d'Amélie Nothomb sont publiés aux Éditions Albin Michel :

Hygiène de l'assassin, 1992 (Prix René Fallet)
Le Sabotage amoureux, 1993 (Prix de la Vocation / Prix Alain-Fournier / Prix Chardonne)
Les Combustibles, 1994
Les Catilinaires, 1995 (Prix du Jury Jean Giono)
Péplum, 1996
Attentat, 1997
Mercure, 1998
Stupeur et tremblements, 1999 (Grand Prix du roman de l'Académie française)
Métaphysique des tubes, 2000
Cosmétique de l'ennemi, 2001
Robert des noms propres, 2002
Antéchrista, 2003
Biographie de la faim, 2004
Acide sulfurique, 2005
Journal d'Hirondelle, 2006
Ni d'Ève ni d'Adam, 2007 (Prix de Flore)
Le Fait du prince, 2008 (Grand Prix Jean Giono pour l'ensemble de son œuvre)
Le Voyage d'hiver, 2009
Une forme de vie, 2010

Tuer le père, 2011
Barbe Bleue, 2012
La nostalgie heureuse, 2013
Pétronille, 2014
Le crime du comte Neville, 2015
Riquet à la houppe, 2016
Frappe-toi le cœur, 2017
Les prénoms épicènes, 2018
Soif, 2019
Les aérostats, 2020
Premier sang, 2021 (Prix Renaudot)
Le livre des sœurs, 2022

Barbe bleue, le roman

(extrait)

Quand Saturnine arriva au lieu du rendez-vous, elle s'étonna qu'il y ait tant de monde. Certes, elle s'était doutée qu'elle ne serait pas l'unique candidate ; de là à être reçue dans une salle d'attente, où quinze personnes la précédaient, il y avait de la marge.

« C'était trop beau pour être vrai, pensa-t-elle. Je ne l'aurai jamais, cette colocation. » Comme elle avait pris sa matinée, elle résolut néanmoins de patienter. La magnifique pièce l'y invitait. C'était la première fois qu'elle entrait dans un hôtel de maître du VII^e arrondissement de Paris et elle n'en revenait pas du faste, de la hauteur sous plafond, de la tranquille splendeur de ce qui constituait à peine une antichambre.

L'annonce précisait : « Une chambre de 40 m² avec salle de bains, accès libre à une grande cuisine équipée », pour un loyer de 500 €. Il devait y avoir une erreur. Depuis que Saturnine cherchait un logement à Paris, elle avait visité des bouges infects de 25 m² sans salle d'eau, à 1 000 € le mois, qui trouvaient preneur. Quelle embrouille cachait donc cette offre miraculeuse ?

Elle contempla ensuite les candidats et s'aperçut qu'il s'agissait seulement de candidates. Elle se demanda si la colocation était un phénomène féminin. Ces femmes semblaient toutes très angoissées et Saturnine les comprenait : elle aussi brûlait d'obtenir cette chambre. Hélas, pourquoi serait-elle choisie plutôt que cette dame à l'air si respectable ou que cette businesswoman au brushing impavide ?

Sa voisine, qui l'observait, répondit à sa question :

- C'est vous qui l'aurez.
 - Pardon ?
 - Vous êtes la plus jeune et la plus jolie. Vous aurez l'appartement.
- Saturnine fronça les sourcils.
- Cette expression ne vous va pas, continua l'inconnue. Quand vous entrerez dans le bureau, soyez plus détendue.
 - Laissez-moi en paix.
 - Ne vous fâchez pas. N'êtes-vous pas au courant de la réputation du maître des lieux ?
 - Non.

La femme se tut d'un air mystérieux, espérant que Saturnine mendierait l'information.

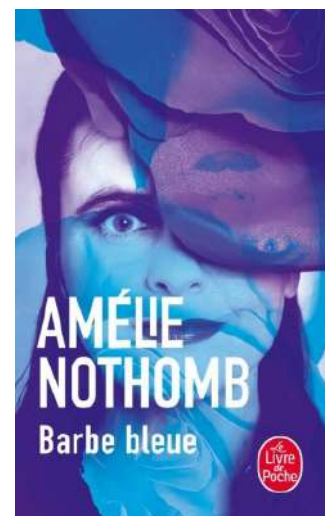
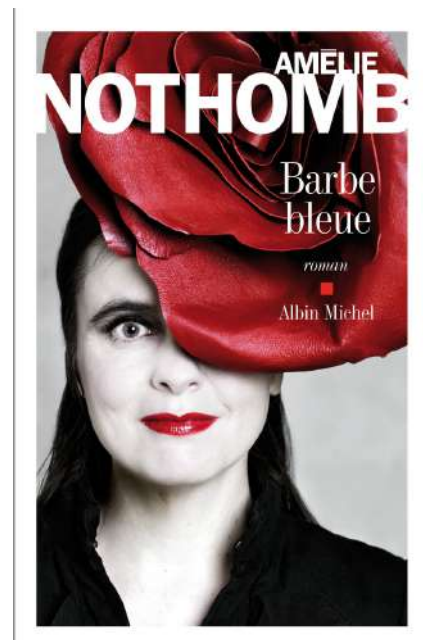
Saturnine se contenta d'attendre, sachant qu'elle parlerait de toute façon. Dont acte :

– Nous ne sommes pas les premières à nous présenter. Huit femmes ont déjà obtenu cette colocation. Toutes ont disparu.

– Elles n'étaient pas contentes de la chambre, peut-être.

– Vous n'avez pas compris. Elles n'ont plus eu la possibilité de s'exprimer là-dessus : on n'a plus jamais entendu parler d'elles.

(...)



Source d'inspiration du roman...

Barbe bleue

la version de Charles Perrault

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la Campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderie, et des carrosses tout dorés ; mais par malheur cet homme avait la Barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuît de devant lui.

Une de ses Voisines, Dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en Mariage, et lui laissa le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux, et se le renvoyaient l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues.

La Barbe bleue, pour faire connaissance, les mena avec leur Mère, et trois ou quatre de leurs meilleures amies, et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de Campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'était que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, que collations : on ne dormait point, et on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres ; enfin tout alla si bien, que la Cadette commença à trouver que le Maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, et que c'était un fort honnête homme.

Dès qu'on fut de retour à la Ville, le Mariage se conclut. Au bout d'un mois la Barbe bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en Province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence ; qu'il la pria de se bien divertir pendant son absence, qu'elle fît venir ses bonnes amies, qu'elle les menât à la Campagne si elle voulait, que partout elle fît bonne chère. *Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles, voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent qui ne sert pas tous les jours, voilà celles de mes coffres-forts, où est mon or et mon argent, celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartements : Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez partout, mais pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte, que s'il vous arrive de l'ouvrir il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère.*

Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné ; et lui, après l'avoir embrassée, il monte dans son carrosse, et part pour son voyage.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât quérir pour aller chez la jeune Mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa Maison, n'ayant osé y venir pendant que le Mari y était, à cause de sa Barbe bleue qui leur faisait peur. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les gardes-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux gardes-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs, où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête et dont les bordures, les unes de glaces, les autres d'argent et de vermeil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues.

Elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut si pressée de sa curiosité, que sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Étant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son Mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante ; mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées ; après quelques moments elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, et que dans ce sang se miraient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs (c'étaient toutes les femmes que la Barbe bleue avait épousées et qu'il avait égorgées l'une après l'autre).

Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet qu'elle venait de retirer de la serrure lui tomba de la main.

Après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu ; mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois, mais le sang ne s'en allait point ; elle eut beau la laver et même la frotter avec du sablon et avec du grais, il y demeura toujours du sang, car la clef était Fée, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

La Barbe bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres dans le chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour. Le lendemain il lui redemanda les clefs, et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé. D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres ? Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table. Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt. Après plusieurs remises, il fallut apporter la clef. La Barbe bleue, l'ayant considérée, dit à sa femme : *Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ?* Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. *Vous n'en savez rien*, reprit la Barbe bleue, *je le sais bien, moi ; vous avez voulu entrer dans le cabinet ! Hé bien, Madame, vous y entrerez, et irez prendre votre place auprès des Dames que vous y avez vues.* Elle se jeta aux pieds de son Mari, en pleurant et en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéissante.

Elle aurait attendri un rocher belle et affligée comme elle était ; mais la Barbe bleue avait le cœur plus dur qu'un rocher *Il faut mourir Madame*, lui dit-il, *et tout à l'heure.* Puisqu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu. *Je vous donne un quart d'heure*, reprit la Barbe bleue, *mais pas un moment davantage.*

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur, et lui dit : Ma sœur Anne (car elle s'appelait ainsi), monte, je te prie, sur le haut de la Tour pour voir si mes frères ne viennent point ; ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui, et si tu les vois, fais-leur signe de se hâter.

La sœur Anne monta sur le haut de la Tour, et la pauvre affligée lui criait de temps en temps : Anne, ma sœur ne vois-tu rien venir ? Et la sœur Anne lui répondait : Je ne vois rien que le Soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie.

Cependant la Barbe bleue, tenant un grand coutelas à sa main, criait de toute sa force à sa femme : *Descends vite ou je monterai là-haut*. Encore un moment, s'il vous plaît, lui répondait sa femme ; et aussitôt elle criait tout bas : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? Et la sœur Anne répondait : Je ne vois rien que le Soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie. *Descends donc vite*, criait la Barbe bleue, *ou je monterai là-haut*. Je m'en vais, répondait sa femme, et puis elle criait : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci. Sont ce mes frères ? Hélas ! non, ma sœur, c'est un Troupeau de Moutons. *Ne veux-tu pas descendre ?* criait la Barbe bleue. Encore un moment, répondait sa femme ; et puis elle criait : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? Je vois, répondit-elle, deux Cavaliers qui viennent de ce côté-ci, mais ils sont bien loin encore : Dieu soit loué, s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères, je leur fais signe tant que je puis de se hâter.

La Barbe bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds toute éplorée et toute échevelée. *Cela ne sert de rien*, dit la Barbe bleue, *il faut mourir*, puis la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme se tournant vers lui, et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir. *Non, non*, dit-il, *recommande-toi bien à Dieu* ; et levant son bras... Dans ce moment on heurta si fort à la porte, que la Barbe bleue s'arrêta tout court : on ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux Cavaliers, qui mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe bleue. Il reconnut que c'était les frères de sa femme, l'un Dragon et l'autre Mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver ; mais les deux frères le poursuivirent de si près, qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps, et le laissèrent mort. La pauvre femme était presque aussi morte que son Mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses Frères.

Il se trouva que la Barbe bleue n'avait point d'héritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens.

Elle en employa une grande partie à marier sa sœur Anne avec un jeune Gentilhomme, dont elle était aimée depuis longtemps ; une autre partie à acheter des Charges de Capitaine à ses deux frères ; et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe bleue.

MORALITÉ

La curiosité malgré tous ses attraits,
coûte souvent bien des regrets ;
On en voit tous les jours
mille exemples paraître.

C'est, n'en déplaise au sexe,
un plaisir bien léger ;
Dès qu'on le prend il cesse d'être,
Et toujours il coûte trop cher.

AUTRE MORALITÉ

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé,
Et que du Monde on sache le grimoire,
On voit bientôt que cette histoire
est un conte du temps passé ;
Il n'est plus d'Époux si terrible,
Ni qui demande impossible,
Fût-il malcontent et jaloux.

Près de sa femme on le voit filer doux ;
Et de quelque couleur que sa barbe puisse être,
On a peine à juger qui des deux est le maître.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Histoire de la Barbe-Bleue - Fabrique de Pellerin,
Imprimeur-libraire à Epinal 1843 - BnF Gallica

Visages de Barbe-bleue



La Barbe-Bleue, gravure sur bois de Gustave Doré ornant *Les contes de Perrault*, Paris, Jules Hetzel, 1862.



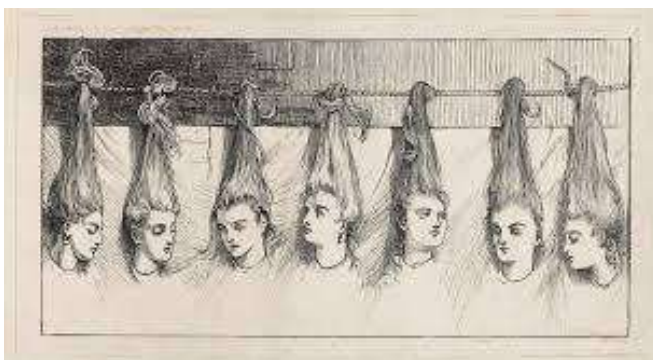
Walter Crane, chromoxylographie d'Edmund Evans, planche 4 (p. 4-5) de *Bluebeard*, Londres, John Lane, 1898.



Barbe bleue, blanche et rouge - Grandville (Nancy, 15-09-1803 - Vanves, 17-03-1847), dessinateur



Barbe bleue, illustration d'Edmund Evans, vers 1888.



What She Sees There gravure de Winslow Homer pour une mise en scène de *Barbe-Bleue* in Harner's Bazar. 1868



Barbe-Bleue - adaptation cinématographique de Georges Méliès, 1901

L'équipe artistique

Frédérique Lazarini, auteur, comédienne et metteur en scène

Frédérique Lazarini dirige avec Didier Lesour la compagnie *Minuit Zéro Une* installée au Théâtre de la Mare au Diable à Palaiseau.

Elle a créé et joué *Médée* d'Euripide en partenariat avec le Centre culturel de Sarajevo où le spectacle a été repris dans le cadre d'un festival, avec un chœur composé de jeunes comédiennes et chanteuses bosniennes et serbes.

Elle met en scène *La Cabine d'Essayage* (commande à des auteurs contemporains), *Sugar* de Joëlle Fossier, *La Vie de Galilée* de Bertolt Brecht, *La Célestine* avec Bijouna et Luis Rego et *Chez Mimi* d'Aziz Chouaki au Vingtième Théâtre à Paris, *Lucrece Borgia* de Victor Hugo et *L'Avare* interprété par Emmanuel Dechartre.

Artiste en résidence à l'Artistic Théâtre depuis plusieurs années, elle y a créé *Le Père Goriot* de Balzac, puis *La Mégère apprivoisée* de William Shakespeare et *Un visiteur inattendu* de Agatha Christie.

Elle vient d'écrire et de mettre en scène au Théâtre de Passy une comédie musicale *A Saint-Germain des prés !*



François Cabanat, scénographie et lumières

Architecte DPLG, il s'oriente très vite vers la scénographie.

Il a conçu les décors de tous les spectacles d'Anne-Marie Lazarini.

Il a formé au métier d'accessoiristes plusieurs promotions d'élèves du C.F.P.T.S.

Artiste plasticien, il a présenté plusieurs expositions personnelles, en particulier à la galerie Jacques Casanova et a participé à plusieurs expositions de groupe.

Dominique Bourde, costumes

Elle dirige l'Artistic Théâtre avec Anne-Marie Lazarini et François Cabanat. Elle a créé les costumes de tous les spectacles d'Anne-Marie Lazarini. Elle a également conçu les projets du Petit Laboratoire d'actions artistiques, outil de réflexion sur le public populaire, avec les habitants de la rue Richard Lenoir (XIe).

Isabelle Pasquier, costumes

Après des études d'arts appliqués en mode et en dessin textile à Paris et aux Pays-Bas, ainsi qu'une formation à la peinture décor et l'accessoire, Isabelle Pasquier a développé le goût du mélange des disciplines et le croisements des inspirations dans des créations de costumes. Elle collabore avec de nombreuses compagnies, crée et réalise pour le théâtre, les spectacles musicaux, la danse, le cirque, l'opéra et les humoristes.

Françoise Munch, chorégraphe

Françoise Munch est danseuse, chorégraphe et professeur de danse classique et jazz.

Elle a été formée à l'Institut Pédagogique d'Art Chorégraphique puis au Studio Harmonic à Paris.

Elle obtient son diplôme d'état et se consacre à l'enseignement depuis de longues années.

Elle a dansé et chorégraphié au sein d'une compagnie puis pour des pièces de théâtre, comédies musicales et revues.

Hugo Givort, vidéo

Acteur, Hugo Givort est formé au Théâtre de la Mare au Diable à Palaiseau. Il a notamment incarné Gennaro dans *Lucrece Borgia*, mis en scène par Henri et Frédérique Lazarini au Théâtre 14 à Paris, Andrea dans *La Vie de Galilée* de Bertolt Brecht, et a également joué dans *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, *Le Dindon* de Georges Feydeau et *Les Fourberies de Scapin* de Molière.

Il joue dans *La Mégère apprivoisée* de William Shakespeare, mis en scène par Frédérique Lazarini à Paris et en tournée en 2022-2023.

A la télévision, il apparaît notamment dans le téléfilm *La Petite Fadette* diffusé sur France 2.

Il est l'auteur de trois courts métrages de fiction *Festival estival*, *Fantasme* et *Crush* et d'un court métrage documentaire *Denise*. En 2017, il réalise *Cursed*, une série de 6 épisodes de 15 minutes conçue pour le web.

Hugo Givort a réalisé les vidéos des spectacles d'Anne-Marie Lazarini (*Chroniques* de Françoise Sagan) et de Frédérique Lazarini (*Un visiteur inattendu* d'Agatha Christie).

Il mettra en scène *Dissident, il va sans dire* de Michel Vinaver à l'Artistic Théâtre en avril 2023.

Les comédiens

Pierre Forest, *Don Elemirio*

Pierre Forest a étudié avec Michel Favory à la « Rue Blanche », Antoine Vitez au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique et joué avec de nombreux metteurs en scène : Victor Garcia, Michel Dubois, Stuart Seide, Anne-Marie Lazarini, Vivianne Théophilidès, Gilles Bouillon (Giono, Molière), Robert Hossein (Shakespeare, Rostand, Dostoïevsky), Michel Fagadau (Tennessee Williams), Guy Rétoré (Brecht), Thomas Le Douarec (Corneille, Obaldia), Stéphane Bierry, Georges Werler, Alexis Michalik, Anouche Setbon, Virginie Lemoine, entre autres, au théâtre.



On l'a vu dans de nombreuses fictions pour la télévision avec Jean-Daniel Veraghe (*Bouvard et Pécuchet*), Jean-Claude Sussfeld (*L'Avocate*), Thierry Chabert (*Sud Lointain*), Jacques Otmezguine, Caroline Huppert, Pierre Granier-Deferre (*Maigret et la vente à la bougie*), Pierre Sisser (*La Prison de cristal*), Mark Chapman (*Pilgrim's rest* ; BBC), la radio et le cinéma, John Frankenheimer (*Ronin*), Georges Wilson (*La Vouivre*), Christophe Blanc (*Une femme d'extérieur*), Philippe Garrel (*Liberté, la nuit*), Nicolas Bedos (*La Belle époque*), Roman Polanski (*L'Affaire Dreyfus*)...

Au théâtre, il a joué dans de nombreuses créations d'auteurs contemporains : René de Obaldia, Denise Bonnal (*Honorée par un petit monument*, Festival In d'Avignon), Mohamed Kacimi (*La Confession d'Abraham*, Théâtre du Rond-Point), Eduardo Manet (*Un balcon sur les Andes*, Odéon - *Les Nonnes*, Poche-Montparnasse), Nelson Rodriguez, Heiner Müller (*Quartett*, Festival d'Avignon), Milan Kundera (*Jacques et son maître*), Jean Audureau (Chaillot), Déa Loher, Edward Bond (Comédie de Caen)...

... et interprété de grands rôles du répertoire : *Don Juan et Monsieur de Pourceaugnac* dans les pièces éponymes de Molière, *Feste* dans *La Nuit des Rois* de Shakespeare, *Clothalde* dans *La Vie est un songe* de Calderon (Théâtre de la Tempête), *Giri* dans *La Résistible Ascension* de Brecht (TEP), *Cacatois* dans *La Créole de Tulipatan* d'Offenbach (Théâtre 14-Paris), *Jederman* d'Hoffmansthal, *Burleigh* dans *Marie Stuart* de Schiller.

Il a partagé trois spectacles avec Michel Bouquet : *Le Malade imaginaire* de Molière (rôle de Diafoirus, Porte Saint-Martin, Paris), *Le Roi se meurt* d'Eugène Ionesco (rôle du Médecin-Bourreau, Comédie des Champs-Élysées, Théâtre des Nouveautés, Théâtre Hébertot, Théâtre de Paris) et Freud-Einstein : *Pourquoi la guerre ?* d'Alain Didier-Weill (rôle de Freud, France-Culture et Cinéma).

On l'a vu récemment dans : *Les Lois de la gravité* de Jean Theulé, mise en scène Anne Bourgeois au Théâtre Hébertot ; *Iolanda* d'après *L'Ordre naturel des choses* d'Antonio Lobo Antunès au Théâtre de l'Oulle (Avignon) ; *Edmond* d'Alexis Michalik au Théâtre du Palais-Royal (3 saisons) ; *Madame Zola* d'Annick Le Goff, mise en scène d'Anouche Setbon au Petit Montparnasse et *Petit boulot pour vieux clown* de Mattéi Visneic mise en scène de Virginie Lemoine, avec Richard Martin et Serge Barbuscia (création en 2021).

Il a été à l'affiche du film *Vendredi soir* d'Alexis Michalik (Weinstein Compagny).

Il a reçu le Molière 2017 du meilleur second rôle pour *Edmond*.

Il a été nommé en 2020 pour meilleur second rôle pour *Madame Zola*.

« Je pourrais ajouter que je suis très heureux de « revenir », des années plus tard, dans le giron des Athévains, connus en mon jeune temps pour *La Fortune de Gaspard*, créé au Théâtre National de Chaillot, un merveilleux souvenir et de si délicieux compagnons. »

Gisèle Worthington, *Saturnine*

Gisèle Worthington est une comédienne Franco-Britannique, elle grandit dans la banlieue de Cergy-Pontoise où elle commence le théâtre à l'âge de 10 ans. Elle y fait ses armes auprès du Théâtre Uvol pendant une dizaine d'années. Elle se forme à L'école Claude Mathieu - Art et Technique de l'Acteur, où elle étudie en plus de l'interprétation, le clown, le corps, le masque et le conte jusqu'en 2013.

Par la suite, Gisèle participe à la création de plusieurs spectacles au sein de compagnies créées par ses anciens camarades d'école, dont **Le Petit Prince** (Antoine de St Exupéry) qui est actuellement toujours en tournée avec le Collectif Les Réverbères, **Il fait beau jour et nuit** (Françoise Sagan) avec la Compagnie Amab ou encore **Martin Eden** (Jack London) avec la Compagnie La Goélette.

En 2014, elle intègre la ligue d'improvisation Limone basée à Montrouge et pratique pendant 4 ans dans des matchs d'improvisations. Forte de cette expérience, elle travaille ensuite régulièrement pour le théâtre immersif (Parcours théâtralisé, Escape game, Murder Party...), elle se tourne aussi vers le théâtre jeune public en intégrant la compagnie CCDM avec qui elle joue des spectacles pluridisciplinaires en tournée.

En 2017, Gisèle commence à se former au chant chez Actevoix (direction Marina Albert et Amy Laviètes), puis à la comédie musicale à Musidrama (direction Samuel Sené et Charlotte Ruby).

Régulièrement, elle tourne dans des courts-métrages, des webséries, des spots institutionnels ou des publicités et elle commence à tourner au cinéma et à la télévision. On a pu la voir récemment dans le dernier film d'Olivier Dahan **Simone, le voyage du siècle** aux côtés d'Elsa Zylberstein. Elle travaille avec Les Vidéonautes depuis quelques années dans des vidéos humoristiques sur les réseaux sociaux, ils s'attaquent principalement au monde de l'entreprise et ses dérives.

Depuis 2020, Gisèle est membre active au sein de l'AAFA (Actrices et Acteurs de France Associés), qui protège, améliore et défend les droits des acteur.ice.s. Elle y dirige la commission Emergence qui travaille à créer du lien entre les sortants de formation et le milieu professionnel.

Cédric Colas, *Mélaine*

Formé au théâtre par Anatoli Vassiliev, Daniel Ivernel, Brigitte Jaques, Daniel Mesguich et surtout Michel Galabru auprès de qui il a joué une vingtaine de spectacles, Cédric Colas a interprété dans sa carrière plus de quatre-vingt rôles, notamment sous les directions de Anne Barbot, Stéphane Douret, Jean Bouchaud, Jean-Claude Baudracco, Michel Fagadau et Michel Galabru.

Il a rencontré Anne-Marie Lazarini lors de la création de **Mère Courage et ses enfants** de Bertolt Brecht et ils ont continué à travailler ensemble sur les créations de **Portrait d'une femme** de Michel Vinaver, **Les Serments indiscrets** de Marivaux et **Chat en poche** de Georges Feydeau. En 2016, il la rejoint pour la création d'une pièce de théâtre à domicile : **Pourquoi je suis là ?** de Alain Pierrémont. En 2017, il est le dissident Vanek dans sa mise en scène de **Audience** et **Vernissage** de Václav Havel et la saison suivante il joue dans sa mise en scène des **Rivaux** de Sheridan.

Il a joué dans **Humiliés** et **Offensés** d'après Dostoïevski (*Nicolas*), mis en scène par Anne Barbot, **L'Avare** de Molière (*Cléante*) dans une mise en scène de Frédérique Lazarini (au Théâtre 14, à Avignon et repris à l'Artistic Théâtre), **Les Fourberies de Scapin** de Molière (*Scapin*) mis en scène par Henri Lazarini au Théâtre de Palaiseau, **Un fil à la patte** de Feydeau (*Firmin, Emile, Jean*) dans une mise en scène de Christophe Lidon, au théâtre Montparnasse et en tournée (2017-2018), **La Mégère apprivoisée** de William Shakespeare puis **Un visiteur inattendu** de Agatha Christie mis en scène par Frédérique Lazarini.

Helen Ley, *Corinne*

Issue du Conservatoire de Saint-Laurent-du-Var, elle est formée au Cours Simon, au cours Savoisien (1er prix du Jury pour les auditions publiques de 2007 et 2008) puis au cours François Ha Van.

En 2009, elle joue Marianne dans **Les Caprices de Marianne** d'Alfred de Musset, mise en scène Sébastien Azzopardi au Théâtre du Lucernaire et en tournée. En 2011 elle est à l'affiche de **Goodbye Candide** au Théâtre Clavel et en 2012 elle interprète **Clémentine** dans **Garces et Attrapes** à L'Alambic Comédie.

On la voit à la télévision dans **1788 et demi**, réalisation Olivier Guignard (France 2), **Profilage**, réalisation Julien Despau (TF1) et **En Panne d'inspiration** (TF1).

Elle joue également dans plusieurs courts-métrages : **Tea Time** réalisé par Sonia Joubert (2019), **Comme eux** réalisé par Mazigh Bouaich (2021), **A Tour de rôle** réalisé par Gregory Gaule (2021) et **En apparence** réalisé par Franck Marchand (2022).

